

Zeitschrift: Scharotl / Radgenossenschaft der Landstrasse
Herausgeber: Radgenossenschaft der Landstrasse ; Verein Scharotl
Band: 0 (1985)
Heft: 2

Rubrik: La traque aux tziganes

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA TRAQUE AUX TZIGANES

Un reportage
d'Olivier Pavillon

Illustré

Mon homme était à l'hôpital. Les gens de Pro Juventute sont arrivés pour prendre Vidorna et Marcel, mes deux petits. Alors, j'ai vendu la roulotte et je me suis enfuie vers Stein am Rhein. Quand ils m'ont retrouvée, j'ai brandi un revolver devant la tente. Il y a plus de trente ans...

Dans cette cuisine proprette de Therwil (BL) où trône un magnifique perroquet, la voix de Teresa Grossmann, 58 ans, fait passer une intense émotion : « La haine contre Pro Juventute reste en moi. »

A 4 ans, elle est arrachée elle-même à sa famille, comme ses cinq frères et sœurs. Pourquoi ? Il n'y a pas de réponse. Teresa préfère visiblement ne pas évoquer ce lointain passé... Elle passe d'institutions religieuses en maisons de rééducation. « Au Klösterli de Baden, lorsque je mouillais, se rap-
pelle-t-elle, les
sœurs m'enfermaient dans la caisse où l'on gardait les pots de

chambre. » La nuit, la fillette a des apparitions ; un homme noir s'assied sur le bord de son lit. On la place en observation dans un asile psychiatrique. Puis retour à la case départ, au Klösterli de Baden.

Des années plus tard, à peine sortie de l'adolescence, elle échoue à Berne. Serveuse dans une pension catholique. Un jour, une femme frappe à sa porte. Une inconnue, qui est sa maman, la prend dans ses bras. « Je croyais ma mère morte, ce qu'on m'avait toujours dit à la Seraphische Liebeswerk, l'œuvre chargée de la tutelle. J'ignorais tout de mes origines. J'ai dit : « Mais tu es morte ! ». Et ma mère m'a tout expliqué. C'est ainsi que j'ai appris que j'étais une yénish. »

Bien vite intégrée dans le milieu tzigane helvétique, la jeune Teresa rencontre son premier amour, Gottlieb Huser, un yénish qui, lui aussi, a vécu l'enfer des enfants placés.

Mais la Seraphische Liebeswerk ne l'entend pas de cette oreille.

Elle utilise les grands moyens pour arracher la jeune fille aux nomades. Enceinte et mineure.

Teresa échoue provisoirement à la prison de Soleure. Le Parti du Travail est alerté par le jeune Gottlieb. Σ

Une campagne s'organise. A peine libérée, Teresa accouche...

C'est là que se situe l'épisode du revolver. Peine perdue ! Pro Juventute, qui a pris le relais de la Seraphische Liebeswerk, fimit par la séparer de ses deux bébés. Un triste matin, elle reçoit un billet administratif : « Votre fils Marcel est mort... ». Reste la petite Vidorna, placée dans une institution de Coire. Vaines démarches pour la récupérer. Les autorités tutélaires font le black-out : jusqu'en 1974, Teresa n'aura plus aucune nouvelle de sa fille...

Divorcée de Gottlieb (« Il s'était laissé aller ; il avait commis des délits. »), elle épouse un autre cheminant – comme s'appellent les yénish entre eux. Elle en a deux enfants. L'un, Rolf, né à Bellinzone « sur le voyage », lui est arraché : « Ils m'ont enduit les seins de camphre pour couper le lait et confié Rolf à une famille nourricière. Et ils l'ont débaptisé. Aujourd'hui, il s'appelle Casali ! »

Pourtant, lui aussi, tout comme son frère Tasso, a rejoint la route. Ironique revanche pour cette femme que la société a tenté de sédentariser à tout prix...

Dans son minuscule chalet d'alpage de Rueun (GR), Mariella

Mehr, 37 ans, regarde le monde d'un œil intense, à la fois ironique et lourd de tristesse. « On m'a volé vingt ans de ma vie », dit-elle, pensive (1). Née à l'hôpital de Zurich, elle est aussitôt retirée à sa mère qui aurait tenté de la tuer. Bientôt, la maman disparaît pour des années dans la nuit des asiles psychiatriques et la petite Mariella entame le tragique périple de l'orpheline qu'elle n'est pas vraiment. Zurich, Lucerne, ailleurs encore : l'entassement des gosses, les histoires de lits mouillés, les punitions sadiques, un jardinier qui aime trop les petites filles. La pauvre gosse sombre dans un univers sordide, dur.

Elle perd même son identité. A Aaldorfen, chez des parents nourriciers, on l'appelle Knobel. Histoire de camoufler son origine. Quelle origine ? Quels parents ? Elle n'en sait rien. Sa tutrice de Pro Juventute laisse seulement entendre que père et mère sont des « vanniers » peu recommandables. Plus tard, elle apprendra que, comme elle, ils ont été élevés en institution, arrachés à la vie des roulettes.

Car elle est yénish. Mais elle ne le sait pas. C'est une rebelle, une « caractérielle » comme disent alors les médecins. La gamine connaît



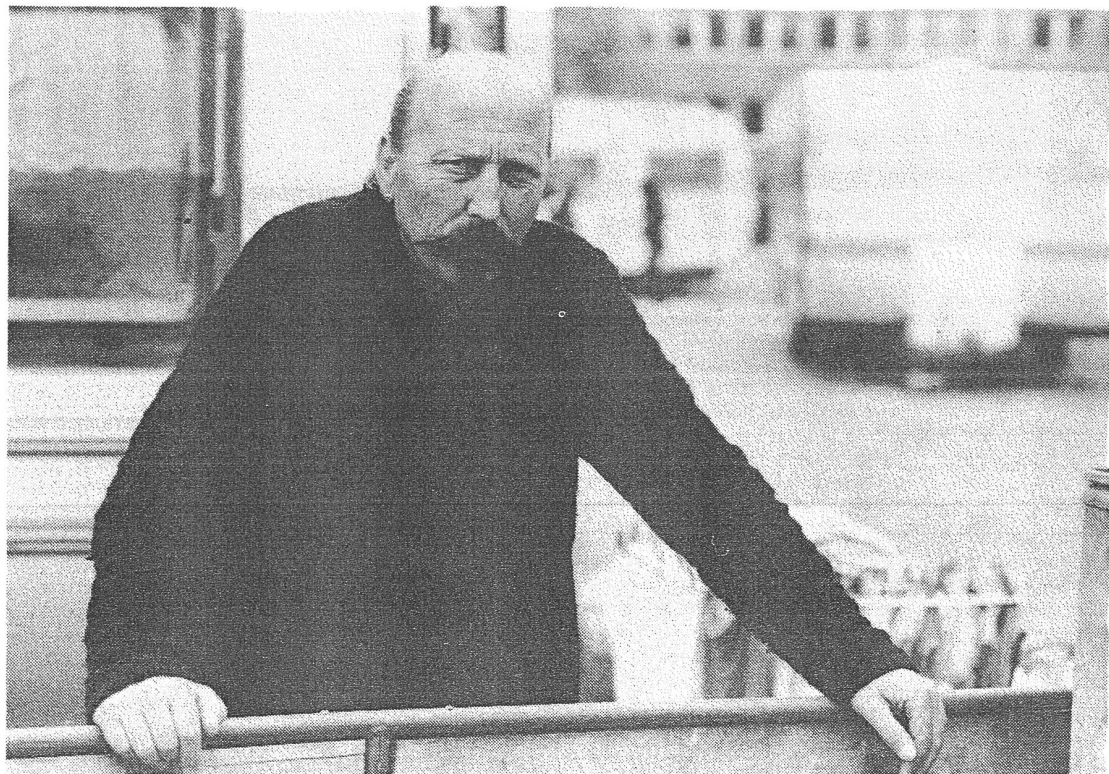


Foto: Georg Anderhub, Luzern

même l'hôpital psychiatrique. Et les électrochocs: «*Je n'oublierai jamais. Ce sont des meurtriers qui font ça...*» Fugues, refuges, placements en Suisse alémanique, puis à Château-d'Éx, maison de correction à Saint-Gall. Elle s'enfuit une nouvelle fois.

«*C'était le dernier jour de l'Olma, la foire commerciale. Je voyais les lumières des maisons, les gens derrière les vitres qui s'apprêtaient à souper. Je voulais aller à Zurich. Un gars m'a ramassée au bord de la route. Et puis, l'histoire classique; il a essayé de me violer...*»

Mariella touche le fond du désespoir; tentative de suicide, convalescence (seule période un peu détendue). Puis le cycle infernal recommence jusqu'à l'adolescence où sa tutrice lui met un marché en main: trouver une place à Lucerne et y rester ou se voir interner administrativement à Hindelbank, la prison pour femmes. Choix vite fait!

Mariella à la rencontre de son passé

Mariella s'engage comme «*serveur*» dans un bar louche. Le patron l'affuble du prénom de Mario! Elle sert des homosexuels de la bourgeoisie saint-galloise, sans que la tutrice ne s'inquiète. Tant que Mariella ne rentre pas en contact avec son passé tzigane, tout est pour le mieux! Justement, c'est dans les bistrotis de la ville qu'elle va le rencontrer, ce passé. Elle fraternise avec des yénish, découvre que la langue secrète qu'une petite copine lui avait apprise en institution est: celle de ces «*bohémien*». Elle apprend aussi qu'elle est des leurs.

Un jour, Pro Juventute la retrouve à Pully, où elle vit avec un étranger, «*moitié juif, moitié gitan*». Elle est enceinte. Et cela, Pro Juventute ne peut le supporter. Contrat rompu! Mario-Mariella est emmenée entre deux gendar-

Manella Mehr est l'auteur d'un roman autobiographique bouleversant (non traduit en français) «*Steinzeit*», paru en 1981 aux Editions Zyglodge, à Berne

mes. Les portes de la prison de Hindelbank se referment sur elle.

Le 19 mai 1966, son fils y voit le jour. Aussitôt, la tutelle de Pro Juventute s'abat sur le nourrisson...

Deux destins d'enfants yénish, deux exemples typés de ce que fut, jusque dans les années 70 (!), la «*solution finale*» du problème tzigane en Suisse.

De 1926 à 1973, Pro Juventute fut chargé, dans le cadre de la Fondation «*Enfants de la grande route*», de sédentariser les enfants nomades. «*Il faut en finir avec le romantisme de la Bohême*», écrivait une respectacle revue scientifique helvétique de l'immédiat après-guerre. «*Unissons nos forces pour préserver la santé du peuple suisse, localiser ces tumeurs malignes, les soigner et, si possible, les éliminer.*» Pour le père spirituel de toute cette opération, le Dr Alfred Siegfried, le démon du nomadisme est transmis par les femmes. Conclusion d'une

simplicité évangélique. «*Il convient de séparer les enfants de leur mère.*»

La vie traquée de Mariella et de Teresa est certes pareille à celle de nombreux enfants non yénish placés dans les

institutions de l'époque, considérés comme des «*déviants*» qu'il fallait plier aux normes de la société. Mais la petite différence, c'est qu'un organisme spécial s'est attaqué aux nomades dans la volonté délibérée de faire table rase d'une culture originale, d'un mode de vie authentique. Cela au moment même où les nazis en faisaient autant, en plus atroce, de l'autre côté de la frontière.

Aujourd'hui encore, le monde tzigane en porte les marques indélébiles, comme le constate un récent rapport fédéral: «*Des personnes séparées de leurs parents dans leur jeunesse n'obtiennent pas de renseignements sur leur origine, leurs père et mère, leur parenté. En général mal intégrée dans leur nouveau milieu et aliénées dans leur culture d'origine, elles constituent un groupe sans patrie, qui ne peut plus nomadiser, tout en n'étant pas sédentaires.*»

Des dossiers qu'il ne faut pas rouvrir

Mariella Mehr en témoigne: «*J'ai voulu rejoindre mes frères yénish. J'ai vécu en roulotte près de l'autoroute à Berne. Mais j'étais entre deux chaises, sans identité vraie. Finalement, je suis plus utile à mon peuple comme écrivain.*» Un écrivain qui se bat. Pour elle-même et surtout pour son fils. De même que Teresa Grossmann qui, elle aussi, a contribué à alimenter la campagne de dénonciation lancée contre Pro Juventute par le *Beobachter*, un mensuel très populaire outre-Sarine. Résultat: la Fondation «*Enfants de la grande route*» a été dissoute en 1973.

Mais Mariella Mehr n'est pas satisfaite de cette pré-

mière victoire. Elle craint surtout la dynamite à retardement que constituent les dossiers sociaux à relents racistes établis par la fondation sur ses protégés. Elle se bat toujours pour que les victimes puissent les récupérer auprès de Pro Juventute et en disposer librement: «*Nous ne sommes vaccinés contre aucun retour de l'Histoire. Il ne faut pas que l'on puisse rouvrir ces dossiers un jour.*»

Du côté de Pro Juventute, la page est tournée. Les actuels responsables ont conscience du tort fait aux yénish. Heinz Bruni, secrétaire général: «*Nous regrettons ce qui s'est passé à l'époque. A notre décharge, il faut dire que cela s'inscrivait dans une conception totalement différente du travail social. A notre époque, on est beaucoup plus respectueux du cadre familial et de la personne.*»

Mais Pro Juventute ne tient pas à disperser les dossiers des victimes. Peut-être seront-ils confiés aux Archives fédérales.

Pour l'heure, un règlement est à l'étude visant à en restreindre très fortement la consultation et à protéger les individus concernés. «*Nous cherchons une solution en accord avec les nomades eux-mêmes*», assure Heinz Bruni.

5000 tziganes font la route

En attendant, ce tragique épisode de la politique sociale helvétique colle aux basques des cheminants. Si la «*solution finale*» s'est estompée, le nomade n'en reste pas moins un être qui dérange le «*gadgè*», le sédentaire. Qu'on le dénomme yénish, gitan, romanche, tzigane, vannier ou bohémien, il est ressenti

comme paresseux, voleur et roublard. Un être à part, suspect...

Steve Gerzner est un des quelque 5000 nomades helvétiques. Chineur depuis trois générations, il vit dans une superbe caravane parfaitement agencée, avec son petit bout de femme aux longs che-

veux blonds et ses deux mignonnes gamines. Courtaud, un brin d'embonpoint, le teint coloré, il cause volontiers: «*Tu sais, on ne nous aime pas trop. Dans les campings, comme ici à Bussigny, on nous tient à l'écart. Le TCS invente des règlements sur la longueur des caravanes pour nous faire fichier le camp. Les communes nous chassent au bout de 24 ou 48 heures. Les possibilités de trajet se restreignent: l'an dernier, de Grandson à Lyss, puis Lucerne, Bellinzzone et retour par Sierre, enfin Villeneuve et Genève. Nous avons passé l'hiver au camping de Grandson et les filles y ont fréquenté l'école. Mais leurs camarades les tiennent à l'écart: les gamines du vannier, qu'ils disent!*»

Terrain interdit aux nomades

Pas facile l'itinéraire du nomade! Car l'urbanisation a fait disparaître ces «*no man's lands*» faits de terrains vagues et d'anciennes carrières à la

périphérie des bourgs. Aujourd'hui, tout est réglementé; presque plus moyen de s'arrêter là où on le desire. Il faut en général passer par des étapes obligées: quelque 26 places - dont 4 en Suisse romande: Versoix, Neuchâtel, Yverdon et Yvonand. Et encore, il est interdit d'y rester plus de quelques jours. Bien sûr, il y a des communes plus

tolérantes que d'autres. Mais, malgré tout, les entraves au voyage se multiplient.

« Tu comprends, poursuit Steve Gerzner, on est moins que des Italiens. Pourtant, on paye nos impôts. J'ai fait mon service militaire. Mais, même là, ils nous tiennent à l'écart. S'il y a le moindre vol, tout de suite, les soupçons se portent sur nous. »

Tous les yénish se disent desservis par l'image que véhiculent les nomades étrangers de passage en Suisse. « Nous, on ne les aime pas trop, dit Steve. Ils nous font du tort, parce qu'ils ont un peu trop tendance... (geste suggérant la fauche). Et la presse ne fait pas

la différence. C'est dégueulasse. » Une légende tenace veut que les nomades soient bourrés aux as : « Voyez les bagnoles et les caravanes qu'ils se paient! », entend-on. Or, il faut savoir que, souvent, ces véhicules sont achetés à crédit. Et puis, personne n'ira reprocher à un sédentaire l'achat de sa petite villa...

En réalité, les yénish sont souvent durs à la tâche. Mais ils n'accumulent pas et ne craignent pas de vivre au jour le jour. « Certains matins, dit

Jean-Jacques Oehle, rencontré à Yverdon, le yénish ne sait pas ce qu'il mettra dans la marmite. » Certes, il en est parfois à demi-sédentarisés qui mènent une vie coscuse. Des malins qui ont réussi dans le commerce des antiquités, souvent en important des lots de meubles étrangers. Mais, la plupart mènent une vie modeste. Car les métiers traditionnels des nomades - vannerie, aiguisage, rétamage, corderie, ferrailage et brocante - deviennent de plus en plus problématiques.

Pourtant, le démon du voyage semble chevillé au corps de ces hommes et de ces femmes. Ils sont encore quelques milliers à courir la campagne, visitant une clientèle constituée souvent depuis plusieurs générations : « J'ai des paysans et des entrepreneurs qui m'achètent régulièrement mes cordes », explique Michel Birchler. Mais avec la concurrence des grandes surfaces, ça devient dur. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse? On a toujours exercé ce métier! »

Quand le yénish met la clé sous la caravane

Sombre avenir donc. Cependant, côté officiel, un mouvement de solidarité s'ébauche. Le rapport accepté par le Conseil fédéral, en automne 1983, marque une plus grande tolérance. Il se prononce pour la reconnaissance du statut de nomade, une aide à la culture des cheminants (création d'un institut yénish

et appui scolaire) et une simplification du système des patentes commerciales cantonales et communales. Il plaide aussi pour la multiplication des places de passage et de stationnement hivernal (actuellement au nombre de 6, dont 1 seule - Versoix - en Romandie).

Déjà, en Argovie, la Constitution cantonale révisée reconnaît explicitement les nomades. Le canton de Berne vient de débloquer un crédit de 200 000 francs pour une aide culturelle et professionnelle et la création de nouvelles places de stationnement à Bienne et à Berné.

Renversement de tendance? Pour Mariella Mehr, le mal est trop profond : « L'action que nous menons pour les yénish, c'est un peu un requiem. Dans une ou deux générations, ce sera la fin. Pour vivre sa culture, il faut des bases matérielles. Or, cette société hyperpolice, hyperindustrialisée sape les conditions d'une vie nomade. De plus, lorsqu'il s'arrête, le nomade s'intègre trop souvent

aux couches les plus défavorisées de la population sédentaire, ce quart monde sans tradition, ni références culturelles. C'est un danger réel d'appauvrissement de notre conscience yénish.

« Je connais un yénish qui s'est installé dans une petite maison. Il a planté dans le béton des murs une guirlande de roues de roulotte! Le symbole d'une culture qui se fige... »

Rejetant une lourde mèche qui lui balaye le front : « Mais il faut malgré tout se battre, non? »

Olivier Pavillon

ILLUSTRÉ

"ON NOUS TIENT À L'ÉCART"

D'où viennent-ils, ces mystérieux yénish? Pas de certitudes, beaucoup de théories!

Pour les uns, tout aurait commencé au cœur de l'Allemagne, il y a deux ou trois siècles. Les guerres prolongées auraient peu à peu chassés les paysans sur la route. Toute une société mouvante de gueux se serait constituée en marge du monde féodal, nouant des liens avec les vrais gitans venus des Indes, les « romani » au teint bistre. Les yénish seraient donc d'ascendance germanique.

Selon Henri Ceyey, un architecte d'origine yénish établi à Vouvry (VS), ses lointains ancêtres seraient originaires des bords du Ienisseï, le grand fleuve sibérien, et ils se seraient, au gré des voyages, mélangés avec des Européens de l'Est, des gitans, des juifs, puis des sédentaires de chez nous.

Les yénish, majoritaires en Suisse, vivent surtout en Allemagne, en Alsace et en Autri-

che. Pour les autres tribus tziganes - les rom, les manouches, les kalo, les sinti ou les calderai - il existe aussi une répartition géographique. Toutes ces peuplades seraient arrivées du Pundjab indien entre le XVe et le XVIIIe siècles.

Dans notre pays, les nomades sont probablement 4000 ou 5000, mais il y en a dix fois plus qui se sont intégrés à la société sédentaire et qui renient souvent leurs origines tziganes.

Depuis le milieu du siècle dernier, la société fait tout pour décourager le nomadisme. D'abord en obligeant ces errants à prendre une commune d'origine, ensuite en multipliant les règlements.

Mais la répression vient de plus loin encore. Au XVe siècle, la vertueuse Genève chas-

Occupation d'un terrain à Lucerne

La survie des Tsiganes en jeu

Depuis la mi-mai, environ 150 Tsiganes occupent le parking du Lido, aux alentours de Lucerne. Une quarantaine de roulettes y sont installées. Malgré diverses sommations de la part des autorités communales et cantonales de quitter l'endroit, la Communauté d'intérêt des gens du voyage en Suisse a décidé d'y rester. Les Tsiganes ne veulent pas d'un site provisoire et demandent qu'on leur attribue une place manière permanente.

LUCERNE
LIN KRIEGER

« Il y va de l'avenir de notre peuple en tant que tel, dit Venanz Boos, chargé des relations avec la presse. De dix ans, notre situation en Suisse fait qu'empirer. Il y a de moins en moins de place et tant les communes que les cantons ont tendance à interpréter les lois qui nous concernent de manière de plus en plus restrictive. »

Minorité reconnue

Au niveau de la Confédération, la situation précaire des Tsiganes n'est pas restée complètement inaperçue. « On a au moins commencé à reconnaître en tant que minorité », explique Venanz Boos. En 1981, le Département fédéral de justice et police a élaboré un rapport sur la situation des nomades en Suisse. Celui-ci aborde principalement les problèmes des places pour les Tsiganes, celui de leur culture spécifique et de leur instruction.

La première conséquence concrète de cette étude? La question tzigane est dorénavant placée sous l'égide de l'Office fédéral des affaires culturelles. « C'est un progrès pour nous », dit leur représentant.

Les 5000 à 7000 Tsiganes qui vivent aujourd'hui en Suisse expérimentent de manière dramatique le manque des espaces non construits qui leur sont nécessaires.

Beachten Sie
unsere Inserenten!

Rest. REBSTOCK

9438 Lüchingen

Das Lokal "zur Grotte"

mit

SPIELSALON und STIMMUNG

Auf Ihren Besuch freut sich

Fam. Kollegger-Schneider

NEU

REISE-ARTIKEL EN GROS
Textilien zu fairen Preisen
bei

MO FI TEX

Sonya & René Moser
(ehemals Schneider)

Bleicherstr. 7

6000 Luzern

Tel. 041 / 23 37 44

Priv. 041 / 23 07 68

NEU

GRAFF C. + G.

Aeschstrasse 10

5430 Wettingen

Tel. 055-26 56 83

EXPRESS-SCHLEIFEREI
sowie KORBBEREIWAREN

GRAFF C. + G.

Solothurnstrasse 121

4513 Rickenbach SO

Tel. 062-46 14 17

Das Letzte...

eine leider nicht geringe Zahl von Unverbesserlichen oder Schwerbelasteten sind mit Hilfe der Behörden dauernd versorgt worden, so daß sie sich selber und andern keinen Schaden mehr zufügen können. Wenn wir bedenken, was nur ein einziger Schwachsinniger oder Geisteskranker durch die Gründung einer neuen Familie an Unheil heraufbeschwören kann, so werden wir auch diesen Teil der getroffenen Fürsorgemaßnahmen nicht zu gering anschlagen.

(A. Siegfried, 1947)

Wahrsagerin



Teresa
Grossmann

Tel. 061-46 27 17